

Laval théologique et philosophique



Liminaire

Venant Cauchy

Volume 48, numéro 2, juin 1992

La violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400684ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400684ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cauchy, V. (1992). Liminaire. *Laval théologique et philosophique*, 48(2), 147–150.
<https://doi.org/10.7202/400684ar>

Liminaire

Il y a presque un demi-siècle, en 1945, était fondée par Charles de Koninck et Alphonse-Marie Parent le *Laval théologique et philosophique* qui consacre aujourd'hui au thème de la violence un numéro spécial dont la parution coïncide avec la tenue au Palais des Congrès de Montréal du *II^e Congrès mondial sur la violence et la coexistence humaine*. En août de cette même année 1945, l'aviation américaine larguait sur deux villes japonaises, Hiroshima et Nagasaki, des engins de destruction et de mort comme l'humanité n'en avait jamais connus jusqu'alors. La violence atteignait ainsi un paroxysme qui suscita chez les moralistes des interrogations angoissées. Pouvait-on jamais justifier, excuser même l'emploi de tels moyens, la suppression brutale et instantanée de centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, la condamnation de centaines de milliers d'autres à d'horribles blessures et aux conséquences ultérieures plus imprévisibles de doses massives de radiation? Sans pouvoir jauger pleinement en un premier temps le déroulement des horreurs engendrées par ces premières attaques nucléaires, l'énormité du mal moral perpétré apparaissait déjà clairement au regard angoissé de Charles De Koninck qui donnait à l'automne 1945 un cours à la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal.

Depuis lors personne n'a plus osé faire usage d'une telle arme. Mais de grands pays n'ont pas hésité à se doter d'arsenaux nucléaires de plus en plus perfectionnés, de plus en plus énormes, même parfois au prix de privations économiques sévères. Les États-Unis et leurs alliés se targuent aujourd'hui d'avoir à ce point raffiné l'automatisation des armes offensives qu'on ne risque plus, dans une campagne militaire comme celle de la guerre du Golfe, que quelques dizaines de vies pour détruire l'économie, les ressources et plusieurs dizaines de milliers de soldats ennemis.

La violence sans doute ne date pas de notre époque. Aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire, les hommes s'y sont livrés: violences des forts sur les faibles, violences déchaînées des guerres dictées par la convoitise, l'esprit de domination, d'asservissement. La négation des autres, l'esclavage, les persécutions menées souvent au nom même de la vérité et de la justice marquent la suite des siècles. D'innombrables guerres intestines ont secoué l'histoire ancienne de la Grèce, de même que celle de la République et de l'Empire de Rome. Le racisme, le sectarisme religieux, le fanatisme, se sont déployés dans des conflits et des affrontements sans fin. Les femmes commencent à peine à recevoir dans nos sociétés le respect qui leur est dû. Le perfectionnement des structures économiques, sociales et politiques en Occident depuis plusieurs siècles a entraîné de flagrantes inégalités en regard des pays dits du tiers monde. Même dans les pays occidentaux une marge croissante, qu'on estime à plus de 20% de la population

se trouve exclue des avantages économiques d'une majorité. Nous nageons parfois dans la plus complète incohérence. Les pauvres et les faibles parmi nous souffrent à divers degrés de violence. Les femmes subissent de nombreux sévices. Les enfants sont violentés dans leur âme et dans leur corps. Les minorités, les étrangers sont humiliés, bafoués, niés dans leur besoin de dignité et de respect.

Sans doute convient-il de ne pas passer sous silence les prises de conscience de plus en plus lucides du caractère irrationnel des multiples formes de violence, violence infligée aux personnes âgées, aux femmes, aux enfants, aux pauvres, aux malades : violence sociale, économique, atteinte inconsidérée aux conditions environnementales nécessaires à notre vie et à celle de nos descendants.

Que signifient toutes ces violences ? Que nous révèlent-elles à propos de nous-mêmes, de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons être ? On parle parfois de la violence d'un coup de vent, d'un tremblement de terre ou d'un incendie. Ce n'est certes pas en ce sens que nous déplorons la violence et que nous y cherchons remède. La violence qui nous occupe et nous inquiète, celle qui suscite nos interrogations, c'est justement celle qui relève de notre volonté libre, celle qui engage notre responsabilité directement ou indirectement. Dégrader l'environnement, porter atteinte aux conditions de vie revient à faire violence à nos voisins et à nos descendants dont la qualité de vie dépend d'un milieu sain.

Il faut sans doute distinguer violence et force. Confronter des difficultés, résister aux menaces et aux agressions témoigne de courage et de force de caractère. Affronter les désagréments, faire face aux difficultés exige une capacité de résister à ce qui contrarie nos inclinations, une aptitude à nous porter même vers les désagréments pour les surmonter ou les vaincre. C'est cette capacité de confronter les obstacles et les difficultés que les médiévaux nommaient « irascible ». Le mauvais usage de l'irascible peut sans doute déboucher sur la violence, mais la violence, comme opération, reste quelque chose d'excessif et immoral.

À notre avis, la violence n'est jamais légitime ni morale. Elle apparaît au contraire comme excès ou dérèglement, elle implique le refus, la négation de l'autre, de son autonomie, de l'inviolabilité de son être et de sa capacité de libre détermination. La violence actuelle peut s'inscrire dans une situation familiale, sociale ou politique d'acceptation ou de résignation de ceux qui la subissent, des femmes, par exemple, dominées, asservies, exploitées par des hommes autocrates, des enfants soumis aux mauvais traitements d'adultes brutaux et autoritaires, des pauvres, des malades ou des minoritaires soumis à un groupe dominant, bien portant, économiquement et socialement privilégié...

La forme de violence la plus difficile à déloger est sans contredit celle dont les racines plongent dans une longue histoire ou dans un ensemble culturel ou religieux fermement stabilisé. Des relations de pouvoir fondées sur une conquête, sur une éducation qui transmet une idéologie de subordination et de dépréciation de soi ont pour effet de maintenir une violence endémique qui revêt l'apparence de l'ordre et même d'une certaine justice superficielle. Cette violence se traduit dans des lois et des coutumes qui peuvent même lui donner des airs de légitimité et de normalité. La

dénoncer risque souvent d'apparaître irrationnel et irréaliste, comme par exemple le combat mené par les mouvements féministes pour redresser les torts occasionnés aux femmes par les injustices séculaires auxquelles elles ont été soumises. . . Les expressions de cette violence et de multiples autres formes de violence dans les mythes, les attitudes, les constitutions, les lois, les coutumes, les religions, les langues, rendent d'autant plus difficiles les redressements souhaités.

La violence est accréditée ou validée en quelque sorte de diverses manières. On peut soutenir qu'elle surgit de ce que nous sommes au plus profond de nous-mêmes, de notre nature. Ainsi par exemple Thomas Hobbes concevait l'être humain comme un monstre d'égoïsme et de convoitise, habité par des instincts que ne pouvaient satisfaire que la possession de tous les biens matériels, la jouissance de tous les plaisirs et la domination absolue. *Homo homini lupus*, répétait-il après Plaute, car, pensait-il, l'état de nature est l'état de guerre de tous contre tous. Et Sigmund Freud ne soutenait-il pas à notre époque même que l'histoire de l'humanité plongeait ses racines dans un acte de violence, le meurtre par les fils brimés du père égoïste, insensible et brutal, chef de la horde primitive. La société en d'autres termes ne se fonde pas pour lui sur les besoins fondamentaux de la nature humaine, mais sur la prise de conscience par chacun de la nécessité pour survivre de renoncer à assouvir ses instincts et ses besoins fondamentaux. Chez Hobbes comme chez Freud et chez un bon nombre de penseurs modernes, la vie en société permet d'obvier aux contradictions, aux absurdités qui résulteraient de la satisfaction de nos instincts. Nous nous résignons à nous conformer aux règles de la vie sociale, pour éviter l'assassinat aux mains des autres ligüés contre nous, car le plus puissant n'est pas à l'abri des autres qui ensemble le dépassent en force. Nous nous résignons donc à vivre en société, selon Hobbes et Freud, non pas d'abord pour y trouver les moyens de nous réaliser pleinement au plan humain, mais pour éviter l'échéance mortelle à laquelle nous exposerait la recherche des satisfactions de nos désirs naturels.

Ces conceptions ont largement dominé notre époque moderne avec ses injustices sociales et ses guerres de plus en plus meurtrières, dont les affreuses exactions en souffrance et en mort ont été assimilées par certains aux exaltations de la fête. La violence y est sans doute perçue comme troublante, inquiétante, irrationnelle. Mais elle habite obscurément selon certains notre nature et notre être comme une force indispensable, incommensurable, inavouable. La vie sociale apparaît alors comme essentiellement répressive, car ces pulsions obscures mais puissantes affleurent constamment à la conscience de tout être humain et doivent être contenues et réprimées pour que la société puisse continuer d'exister.

Des scientifiques et philosophes, en nombre croissant, battent en brèche depuis quelques décennies ces dogmes qui au cours des derniers siècles inspirèrent des conceptions de la société selon lesquelles les pires injustices sociales et l'absurdité des guerres s'enracineraient dans des déterminismes naturels ou biologiques. Pierre Karli se demande «comment [le biologiste] ne se sentirait [...] pas interpellé toutes les fois qu'il est question de "libérer l'Homme de la Bête qui sommeille en lui", ou encore lorsque, dans une version modernisée de l'"Histoire naturelle du Mal", il entend parler

d'un "chromosome du crime" ? »¹ N'est-il pas révélateur que Hobbes, lointain ancêtre sur ce point des Darwin, des Lorenz et des Freud, s'élève avec tant de hargne au début de son *De Cive* contre la définition aristotélicienne de l'homme comme « animal politique » ?

Le professeur Santiago Genovés de Mexico s'élevait avec vigueur dans sa *Déclaration de Séville (1986) sur la violence* (déclaration signée entre autres par Federico Mayor Zaragoza et Richard Leakey) contre des théories qui font découler la violence de la nature même de l'homme. Les théories et les données scientifiques ont été invoquées à tort, affirme Genovés, pour tenter de justifier la violence et la guerre, et cela depuis l'avènement de la science moderne. Après avoir relevé un certain nombre d'interprétations erronées des données scientifiques, il conclut que « la biologie ne condamne pas l'humanité à la guerre ». Tout comme « les guerres commencent dans l'esprit des hommes », la paix commence aussi dans notre esprit. « L'espèce qui a inventé la guerre est tout aussi capable d'inventer la paix. »²

C'est justement dans cet esprit que, reprenant l'ancienne définition aristotélicienne de l'homme, nous avons voulu poursuivre une réflexion plus profonde et sereine sur la violence et l'humaine coexistence.

Venant CAUCHY

-
1. Pierre KARLI, « Propos d'un biologiste sur la violence », p. 53, in *Para Conocer al Hombre. Homenaje a Santiago Genovés*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1990.
 2. Cf. « Declaración sobre la Violencia », p. 15-16, in *Para Conocer al Hombre. Homenaje a Santiago Genovés*, Universidad Nacional Autónoma de México, 1990.